

La Palestine et le monde oriental : à l'époque de Josué

Autor(en): **Aubert, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **27 (1894)**

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379565>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA PALESTINE ET LE MONDE ORIENTAL

A L'ÉPOQUE DE JOSUÉ ¹

PAR

L. AUBERT

pasteur.

Quoique le sujet de ce travail n'appartienne pas aux grandes questions de la théologie, il n'en a pas moins son intérêt. D'une manière générale on peut dire que tout ce qui tient à l'histoire d'Israël a droit à notre attention, puisque c'est dans son sein que s'est élaborée l'histoire du salut de l'humanité. Mais dans cette histoire il y a eu des époques plus importantes que les autres; parmi celles-là se range incontestablement l'époque de la conquête du pays de Canaan qui a été, pour Israël, le passage de la vie nomade à la vie sédentaire et le point de départ de tout le développement postérieur. Il vaut donc la peine de s'y arrêter quelques instants. Nous ne songeons pas dans le présent travail à l'aborder dans son

¹Le présent travail a été lu à la Société théologique neuchâteloise, dans sa séance de reconstitution, en automne dernier. Il n'était nullement destiné à la publicité. Mais à l'instigation d'un de nos vénérés frères, maintenant en repos, M. le directeur de la *Revue de théologie et de philosophie* ayant bien voulu nous le demander pour l'impression, nous n'avons pas cru devoir refuser, et nous le donnons ici après l'avoir légèrement abrégé et remanié. C'est maintenant pour nous un acte de piété envers la mémoire de celui qui l'a recommandé, M. le professeur Gretillat, auquel nous sommes heureux de témoigner ainsi notre respectueuse considération.

ensemble : cela nous mènerait beaucoup trop loin. Nous désirons seulement dire dans quelles circonstances extérieures la conquête s'est produite, en d'autres termes tracer le cadre des événements, plutôt que raconter les événements eux-mêmes. Même ainsi circonscrit, notre sujet nous permettra de contempler une fois de plus la manière admirable dont la Providence fait concourir les événements les plus lointains à la réalisation de ses plans.

I

Avant tout nous avons à fixer chronologiquement l'époque de Josué, ou plutôt à indiquer, en quelques mots, la date qui nous semble la plus probable pour la conquête du pays de Canaan.

La chronologie traditionnelle fixe la sortie d'Égypte vers 1490 avant Jésus-Christ (voir 1 Rois VI, 1), donc le passage du Jourdain, sous la conduite de Josué, vers 1450. Cette date est évidemment trop élevée. Elle placerait l'Exode sous la 18^e dynastie égyptienne, la plus puissante parmi celles qui ont gouverné l'empire des Pharaons, et, sans nier l'intervention miraculeuse de Dieu dans la délivrance de la servitude d'Égypte, on ne peut envisager comme probable qu'Israël se soit soustrait à l'autorité de ses oppresseurs au moment où ceux-ci étendaient leur domination bien au delà des limites de leur pays. Si l'on s'en tient aux chiffres de Manéthon, et si l'on admet comme successives les dynasties égyptiennes à partir de la 18^e, celle-ci aurait régné de 1763-1462. Mais ces chiffres sont probablement encore trop élevés. D'après Frédéric Delitzsch (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, page 144), Aménophis IV (Khounaton) de la 18^e dynastie aurait été contemporain de Asur-nadin-ache, roi d'Assyrie, qui lui aurait écrit une lettre, récemment retrouvée, et qui vivait vers 1420. Tout cela nous mène déjà notablement plus bas que 1490. En outre on ne se représente pas Israël établi en Palestine sous le règne de Ramses II, le fameux Sésostris, 4^e roi de la 19^e dynastie, car, quoique ce roi ait

été moins puissant que quelques-uns de ses devanciers, il a cependant continué la grande tradition des Pharaons, et porté, lui aussi, les armes de l'Égypte contre la Palestine et la Syrie. Or aucune de ses expéditions, ni de celles de ses prédécesseurs, n'est restée dans le souvenir des Israélites, ce qui serait incompréhensible, s'ils avaient déjà alors occupé le pays de Canaan.

Il est donc probable qu'au temps de Ramses II les Israélites étaient encore en Égypte. Mais il y a d'autre part de bonnes raisons pour croire que ce Pharaon a été le Pharaon de l'oppression, et que son fils Ménephtah, ou son petit-fils Sétî II, a été le Pharaon de l'Exode.

Sétî II a été probablement le dernier roi de la 19^e dynastie. Si l'on pouvait se fier à l'indication astronomique d'un monument de Ramses III, 2^e roi de la 20^e dynastie, à Médinet-Abou, il serait facile de fixer chronologiquement cette période de l'histoire égyptienne. L'indication mentionnée porte en effet (d'après Lenormant) que la 12^e année de Ramses III était le commencement d'une période Sothiaque. D'après les calculs de l'astronome Biot, cette 12^e année devait être l'année 1300 avant Jésus-Christ. De là résulterait que Ramses III aurait commencé à régner en 1311, et, comme son prédécesseur n'a pas régné longtemps, que la 20^e dynastie aurait succédé à la 19^e entre 1320 et 1315. L'Exode aurait par conséquent eu lieu entre 1350 et 1320, et le passage du Jourdain aux environs de l'an 1300.

Les historiens les plus modernes admettent généralement une époque encore un peu plus récente, mais il ne nous semble pas que l'on puisse descendre beaucoup plus bas, si l'on veut pourtant laisser un certain espace à la période des Juges. En attendant des informations plus précises, nous plaçons donc l'époque de Josué au commencement du 13^e siècle avant Jésus-Christ. C'est du reste l'époque adoptée par Lepsius, de Rougé, Bunsen, Brugsch et d'autres, qui tous placent l'Exode à la fin du 14^e siècle avant Jésus-Christ (vers 1320).

II

Trois peuples occupent le devant de la scène de l'histoire dans les temps qui ont précédé et suivi la sortie d'Israël du pays d'Égypte : les Égyptiens, les Hittites et les Pélasges.

Les Égyptiens avaient derrière eux une époque excessivement glorieuse. Sous les Pharaons de la 18^e dynastie, ils avaient étendu leur domination bien au delà des limites de l'Égypte proprement dite. Les Ethiopiens au sud, au nord les peuples de l'Asie jusqu'à l'Euphrate avaient senti le poids de leurs armes et avaient dû se soumettre à leur autorité. Mais leur empire ne reposait pas, même au temps de sa plus grande splendeur, sur des bases très solides. Les révoltes étaient fréquentes, et il fallait sans cesse de nouvelles expéditions pour faire rentrer les rebelles dans le devoir. Avec des éclipses momentanées ils conservèrent cependant leur position prédominante jusque sous Ramses II, le plus grand roi de la 19^e dynastie.

Ramses II ne fut pas un conquérant de la taille de Thoutmos III. Il fit néanmoins, au début de son règne, plusieurs guerres heureuses. Il repoussa les attaques des Lybiens, aidés des Sardanes et des Tyrsènes et enleva à ces derniers pour longtemps le goût de recommencer leurs attaques contre l'Égypte ; il soumit les Ethiopiens, conquit la Syrie méridionale jusqu'à l'Oronte, battit les Hittites à Kadesch et, après une longue guerre, conclut avec leur roi une alliance offensive et défensive. Mais les deux derniers tiers de son règne de 67 ans furent aussi tranquilles que le premier avait été agité, et il put se livrer à son goût pour les constructions monumentales. Il y employa les peuples étrangers qui résidaient en Égypte, entre autres les Israélites. L'Égypte semblait au comble de la prospérité ; ce n'était hélas ! que le dernier éclat d'une brillante période. L'énergie conquérante était passée, les esprits étaient affaiblis par une trop longue paix et sous des dehors brillants la décomposition se préparait.

La décadence fut rapide sous Ménéphthah, le fils de Ramses II.

Ce prince repoussa victorieusement, il est vrai, une nouvelle attaque des peuples de la mer Egée (Sardanes, Tyrsènes, Achéens, etc.) alliés aux Lybiens, mais il ne sut pas tenir d'une main ferme les rênes du gouvernement. Son autorité semble avoir été battue en brèche, même en Egypte, et il se produisit de son vivant des compétitions au trône. Les choses allèrent plus mal encore sous le règne de son fils Sési II, qui ne lui succéda qu'après avoir été éloigné du trône pendant une douzaine d'années par deux usurpateurs, et qui laissa, à sa mort, l'Egypte en pleine anarchie. « Le pays de Kimit (Egypte), dit une inscription, s'en allait à la dérive. » C'était une triste fin pour la 19^e dynastie, dont Sési II fut le dernier souverain. On comprend que dans de telles circonstances les peuples tributaires ne se firent pas faute de recouvrer leur indépendance. Ce fut aussi le temps marqué par l'Eternel pour l'Exode des Israélites. Qu'il ait eu lieu sous Ménéphthah ou sous Sési II, il ne put se produire que grâce à l'affaiblissement de l'Egypte à ce moment-là ; ceci dit, sans mettre en doute l'intervention divine dans cet événement extraordinaire. A une époque antérieure non seulement Israël n'aurait pas pu échapper à la servitude dans laquelle il était tenu, mais il n'aurait pas pu prendre possession du pays qui lui était promis, à moins d'un continuel miracle. La profonde décadence de l'Egypte fut le moyen de sa délivrance.

Parmi les ennemis de Ramses II nous avons mentionné les Hittites. C'était un peuple puissant établi sur les frontières septentrionales de la Palestine, dans la Syrie du Nord, entre l'Oronte et l'Euphrate. Il joua un rôle important dans l'histoire de cette époque. Les Hittites (Héthiens dans nos traductions de la Bible, Khétas ou Khitis chez les Egyptiens, Khattis chez les Assyriens) appartenaient, d'après la Bible, à la race cananéenne, et on n'a pas de raison sérieuse de mettre en doute cette affirmation. Quand les inscriptions hiéroglyphiques, écrites dans un système spécial d'écriture, qu'ils ont laissées, auront été déchiffrées et que leur langue sera connue, il sera facile d'en contrôler la vérité. Pour le moment elle a toutes les probabilités en sa faveur. Car, d'après Maspero, la religion des

Hittites était analogue à celle des Cananéens; chaque ville avait un Dieu qui s'appelait Soutkhou (ou Set) comme le Dieu national des Hyksos (également d'origine cananéenne), et sa déesse qui portait le nom générique d'Astarté. — Les villes principales des Hittites étaient au sud Kadesch ou Godshou (proprement une ville amoréenne) sur le cours moyen de l'Oronte, au nord Karkémisch sur l'Euphrate.

Porteurs d'une civilisation assez avancée, ils acquirent, grâce à la position de leur pays entre l'Égypte et l'Assyrie, une grande prospérité, et fondèrent un empire considérable qui s'étendit jusque très avant dans l'Asie mineure et opposa souvent aux armes de l'Égypte une résistance victorieuse. Nous ne connaissons malheureusement leur histoire que par les rapports qu'ils eurent avec les Égyptiens et les Assyriens, mais le peu que nous en savons nous permet de dire qu'ils ont occupé une place considérable en Syrie et en Asie mineure, et qu'en particulier les prétendues conquêtes des Égyptiens dans ce dernier pays doivent leur être attribuées.

Au temps des grandes conquêtes de la 18^e dynastie égyptienne (XVI^e et XV^e siècles avant Jésus-Christ), les Hittites étaient encore incapables de tenir pied devant les armées de l'Égypte, qui s'avançaient régulièrement jusqu'à l'Euphrate (mais sans franchir le fleuve) et obligeaient toutes les nations de la Syrie méridionale et septentrionale à leur payer tribut. Sous la 19^e dynastie, les choses changèrent. Les Hittites furent souvent encore battus, ainsi à la grande bataille de Kadesch, en l'an 4 de Ramses II, où ils disposaient cependant de troupes auxiliaires venues des côtes occidentales de l'Asie (Syriens, Mysiens, Dardaniens, alliés ou tributaires), mais ils opposèrent aux Pharaons une énergique résistance, et ni Sêti I^{er}, ni Ramses II ne parvinrent à les soumettre définitivement. Ne pouvant les soumettre, Ramses II finit par faire alliance avec eux. On a retrouvé le texte du traité conclu par lui, en l'an 21 de son règne, avec Kitisar, roi des Hittites. C'est un traité de paix perpétuelle, garantissant l'égalité parfaite des deux peuples, établissant entre eux une alliance offensive et défensive, prescrivant les mesures pour la pro-

tection du commerce et de l'industrie, accordant l'extradition des criminels, etc., en un mot, un vrai traité qu'on peut regarder comme le plus ancien monument connu de la science diplomatique. — La paix fut fidèlement maintenue entre les Hittites et l'Égypte pendant toute la fin du règne de Ramses II et les règnes des derniers rois de la 19^e dynastie. Ils n'en étaient pas moins de redoutables voisins pour la Palestine, et il est heureux, pour les Israélites, que leur alliance avec l'Égypte les ait détournés d'étendre leurs armes vers le sud, quand l'empire des Pharaons commença à se désagréger.

Infiniment moins redoutables étaient les autres peuples de l'Asie orientale. Les tribus araméennes, la plupart nomades, qui vivaient à l'est des Hittites et des Cananéens, entre la Palestine et l'Euphrate et même au delà de ce fleuve, n'ont laissé, au moment qui nous occupe, aucune trace dans l'histoire. Elles n'exercèrent donc pas grande influence sur les événements, quoique nous devons peut-être voir un de leurs chefs dans le Cuschan-Rischataïm, de l'Aram Naharaïm (entre l'Euphrate et le Chaboras) dont il est question au commencement du livre des Juges. Le royaume de Damas existait déjà, mais situé en dehors de la route des caravanes, sur les confins du désert, il était alors peu important et n'étendait son autorité que sur les contrées voisines de l'Anti-Liban et de la vallée du Haut-Jourdain, où existaient les petits États de Rehob, Maaca et Geschur.

Plus au nord, les royaumes de Ninive et de Babylone étaient trop préoccupés de leurs propres querelles pour penser à s'étendre du côté de l'occident. Il faut descendre jusqu'au règne de Tiglat-Piléser I^{er}, roi d'Assyrie, vers 1100, pour trouver une expédition assyrienne qui franchisse l'Euphrate et pénètre dans le pays des Hittites, et encore demeura-t-elle un fait isolé. C'est dire que vers 1300 avant Jésus-Christ les peuples de la Mésopotamie n'entrent pas en ligne de compte dans l'histoire des peuples de la Méditerranée orientale.

Une place importante, en revanche, revient aux peuples de l'Asie mineure occidentale et de l'Archipel qui jouèrent à ce moment-là un rôle considérable.

L'Asie mineure semble avoir été le rendez-vous de tous les peuples de l'antiquité. Les plus nombreux appartenaient à la race arienne ou indo-européenne. Au nombre de ceux-ci étaient les Thraco-Pélasges qui, dès les temps les plus reculés à nous connus, occupaient la partie occidentale de la péninsule, de la Phrygie à la mer Egée, en même temps que les îles de l'Archipel et la péninsule hellénique, de l'Hémus (Balcan) au sud du Péloponèse. Ils forment tout d'abord pour nous une masse indistincte où l'on ne découvre aucun élément de classification. Mais ils se spécialisent, si l'on peut s'exprimer ainsi, avec l'arrivée de la civilisation.

La civilisation fut apportée aux Pélasges par les Phéniciens qui fondèrent sur la côte de l'Asie mineure, dans les îles, et aussi dans la Grèce proprement dite (ici d'une manière moins durable), de nombreux établissements de commerce et même de vraies colonies. C'est ainsi qu'ils s'établirent dans la Carie et se mêlèrent si bien aux indigènes que les Cares qui occupèrent une si grande place dans les plus anciens temps du développement de la Grèce, étaient envisagés par les Grecs de race pure comme des étrangers, et que leur pays était quelquefois appelé terre phénicienne. Mentionnons aussi les colonies établies en Dardanie (Troade) et spécialement celles établies en Crète qui ont pour nous une importance spéciale; car au nombre des colons phéniciens qui occupèrent l'île de Minos, se trouvaient les Philistins qui revinrent plus tard dans le pays de Canaan. Aidés des Cares, les Phéniciens exercèrent une véritable hégémonie sur toutes les côtes de la mer Egée. Mais les Pélasges étaient un peuple trop bien doué pour ne pas apprendre de ces étrangers, qui trop souvent les trompaient et les rançonnaient, les mérites d'une civilisation plus avancée que la leur et pour ne pas se l'approprier. A l'école des Phéniciens ils devinrent eux aussi (nous parlons surtout des Pélasges de l'Asie mineure), comme les Cares, des navigateurs hardis vivant de commerce et d'expéditions lointaines. Parmi les premiers Pélasges de race pure qui parcoururent les mers sur de légers bateaux, nous devons citer les Dardanes dans les plaines de la Troade, les Lyciens, voisins des Cares, les Tyrsènes, les Sar-

danés, les Lydiens qui formaient ensemble la nation des Méoniens, puis vinrent les Achéens, les Danaens, etc. Devenus habiles dans l'art de la navigation, ils commencèrent par chasser à peu près complètement les Phéniciens de la mer Egée, puis ils suivirent les traces de leurs flottes dans la Méditerranée, soit uniquement dans un but de pillage, soit pour se chercher de nouvelles demeures.

Des côtes de la Grèce les vents conduisent facilement les vaisseaux sur les côtes de la Lybie. Aussi voyons-nous, déjà au commencement du règne de Ramses II, les Shardanes et les Tyrsènes aborder en Lybie, s'unir aux Lybiens, qui ne demandaient pas mieux, et attaquer l'Égypte. Complètement battus, ils entrèrent en partie, comme prisonniers de guerre, au service du vainqueur, et le reste disparut pour ne plus revenir pendant le règne de Ramses II, du moins du côté de la Lybie. En revanche d'autres tribus, les Syriens, les Dardanes (Troyens), les Mysiens, vinrent renforcer l'armée hittite quand le roi Kitisar leva contre ce Pharaon l'étendard de la révolte. La défaite de Kadesch, qui ne termina pas la lutte, provoqua du moins le retour des Pélasges dans leur patrie, et pendant longtemps on n'entendit plus parler d'eux. Cependant, s'ils avaient été battus, ils n'avaient pas abandonné pour toujours la pensée d'attaquer l'Égypte et de s'établir dans quelque une de ses riches provinces ou dans l'un des pays soumis à son autorité. Après la mort de Ramses II, ils reparurent et faillirent réussir dans leur dessein. Sous Menephtah, les Tyrsènes, les Sardanes, les Lyciens, les Achéens et d'autres encore débarquèrent de nouveau en Lybie et, unis aux Lybiens, attaquèrent l'Égypte. Ils furent sans doute repoussés et durent partir plus vite qu'ils n'étaient venus, mais l'effroi avait été grand et ils contribuèrent pour une bonne part à la désorganisation de l'empire des Pharaons qui se manifesta à ce moment-là et qui favorisa l'Exode des Israélites. Les peuples de la mer servirent à leur manière le dessein de Dieu.

III

Au moment de l'Exode, les trois peuples qui attirent le plus vivement notre attention au XIV^e siècle avant Jésus-Christ, et qui pouvaient exercer l'influence la plus considérable sur les destinées de la Palestine, étaient donc dans une période de repos ou de recul, et leur inaction laissait à des peuples moins puissants une plus grande latitude pour se mouvoir, à proximité du champ ordinaire de leurs exploits. Les Egyptiens étaient livrés à l'anarchie, les peuples de la mer étaient momentanément repoussés des côtes de la Méditerranée orientale, et les Hittites, atteints peut-être eux aussi de désorganisation, demeureraient fidèles au traité de Kitisar.

Avant que les Israélites s'établissent en Palestine, le monde oriental devait cependant passer par une nouvelle agitation. L'Égypte n'était pas encore résignée à l'état de déchéance dans lequel elle était tombée, et elle retrouva un reste de son ancienne énergie sous Ramses III qui succéda, au bout de peu d'années, à son père, le fondateur de la 20^e dynastie. Ramses III rétablit au dedans et au dehors l'autorité des Pharaons. Il châtia les Bédouins qui harcelaient les frontières est de l'empire, et il battit complètement, à deux reprises, les Libyens qui avaient envahi la partie occidentale du Delta. Mais l'événement le plus important de son règne, celui qui eut les conséquences les plus heureuses et les plus lointaines, fut la lutte qu'il eut à soutenir contre une invasion redoutable venant du nord. C'étaient de nouveau les peuples de la mer qui venaient s'attaquer à l'Égypte, et cette fois-ci il ne s'agissait pas d'une simple expédition guerrière, mais d'une véritable émigration avec femmes et enfants, du moins pour quelques-uns des alliés. Presque toutes les nations pélasgiques avaient fourni des contingents. Dans le nombre se trouvaient peut-être les Philistins dont nous parlerons plus loin. Les alliés suivirent deux routes différentes. Les uns vinrent par terre à travers l'Asie mineure et entraînent avec eux les Hittites, soit de gré soit de force. Les autres vinrent par mer.

Ramses III avait donc devant lui la plus formidable des coalitions, et si ses ennemis avaient été aussi habiles et aussi unis que nombreux et entreprenants, il aurait probablement succombé. Il remporta au contraire une éclatante victoire. La rencontre eut lieu, sur terre et sur mer, près de Raphia, au sud-est de Gaza, en l'an 8 de son règne. Les alliés complètement battus se dispersèrent pour ne plus revenir. Ce fut, nous pouvons le dire, un événement providentiel. Car si Ramses III n'avait pas pu arrêter l'invasion, c'en était fait non seulement de l'Égypte, mais aussi de la conquête de Canaan par les Israélites. Les Israélites n'étaient pas en mesure d'entrer en compétition avec des peuples aussi exercés à la guerre que les peuples de la mer, et la présence de ceux-ci dans une partie quelconque de la Syrie eût signifié l'invasion à bref délai du pays tout entier par des hordes nouvelles venues des côtes de l'Archipel. La victoire de Ramses III non seulement sauva l'Égypte, mais détourna de l'Orient, et cela pour toujours, les peuples pélasgiques, qui, lassés de leurs continuels insuccès dans cette partie de la Méditerranée, se portèrent d'un autre côté, vers l'Italie et les grandes îles voisines, où quelques-unes de leurs tribus s'établirent définitivement : les Sardanes en Sardaigne, les Tyrsènes dans les contrées situées au nord du Tibre, les Sicules en Sicile.

Après le départ des peuples de la mer, Ramses III fit rentrer dans l'obéissance les peuples de la Syrie et obligea les Hittites à renouveler alliance avec l'Égypte. Nous ne savons pas quelle était à ce moment-là l'étendue de l'empire hittite. En tout cas il ne devait plus avoir la même importance que précédemment, et ici aussi la décadence n'était pas loin. Un ou deux siècles plus tard il était divisé en plusieurs royaumes indépendants, entre autres celui de Hamath. Quoiqu'il en soit, par suite de ses rapports avec l'Égypte il n'essaya pas de s'étendre vers le sud placé sous la domination de cette dernière puissance, et il servit de boulevard à la Palestine du côté du nord contre les expéditions toujours possibles des peuples de la Mésopotamie et de l'Asie mineure.

Outre ses expéditions dans la Syrie, Ramses III en entreprit

d'autres du côté de l'est. Il fit rentrer les districts miniers de la péninsule de Sinaï sous l'autorité de l'Égypte et il envoya ses vaisseaux par la Mer Rouge jusqu'au pays de Gount, d'où ils rapportèrent d'innombrables richesses.

Il fut, on le voit, un grand souverain et, au milieu de toutes ses expéditions, on a quelque peine à se représenter le séjour des Israélites dans la presqu'île de Sinaï et leur entrée dans le pays de Canaan. A examiner les choses de près, cependant, les difficultés disparaissent. La conquête de Canaan ne fut pas, au temps de Josué, une soumission absolue du pays aux Israélites. Ceux-ci ne commencèrent par occuper que les parties centrales ; la côte et les villes fortes demeurèrent cananéennes. Or après la grande bataille de Raphia, que nous pouvons placer au moment où les Israélites étaient encore de l'autre côté du Jourdain ou même dans le désert, les expéditions de Ramses III du côté de l'Asie furent des expéditions maritimes qui assurèrent l'obéissance des côtes, mais durent avoir peu d'action sur les pays de l'intérieur. Quant aux districts miniers de la péninsule de Sinaï, ils étaient situés dans la partie occidentale, et la possession de ces districts n'entraînait pas celle de la péninsule entière. Nous avons donc tout l'espace voulu pour les migrations et les conquêtes des Israélites au temps de Ramses III, et cela sans que Moïse ou Josué aient eu à subir d'une façon sensible le poids de ses armes conquérantes.

A la longue cependant, la position des Israélites dans le pays de Canaan et l'extension toujours plus grande de leurs conquêtes aurait pu les mettre en conflit avec l'Égypte, si Ramses III (qui régna 34 ans) avait eu des successeurs dignes de lui. Mais il n'en fut rien. Les derniers rois de la 20^e dynastie « consumèrent leurs jours dans la paix du dedans et la paix du dehors, » et ne s'inquiétèrent pas outre mesure de ce qui se passait dans les pays tributaires de l'Asie. Leur domination était plus nominale que réelle, et ils ne demandaient pas autre chose que le tribut annuel qui continuait à leur être payé. Plus tard ce dernier lien de vasselage finit également par disparaître, sans que nous puissions dire comment. En tout cas pendant les 150 ans environ que dura encore la 20^e dynastie

après la mort de Ramses III, les monuments ne signalent aucune expédition égyptienne en Asie, et l'histoire biblique garde le même silence. Les peuples de la Palestine eurent donc toute latitude voulue pour s'organiser à leur guise. L'Égypte, qui avait eu heureusement assez de force encore pour éloigner des compétiteurs dangereux des contrées où devait s'élaborer le salut du monde, était d'autre part trop affaiblie pour demeurer l'arbitre de la Syrie. Son nom protégeait peut-être encore des provinces sur lesquelles elle n'exerçait plus qu'une ombre d'autorité, mais elle n'avait ni la volonté ni l'énergie d'y faire sentir la puissance de sa main. Israël n'aurait pas pu trouver un temps plus favorable pour s'établir dans le pays de la promesse.

IV

On peut mesurer toutes les difficultés que les peuples de la mer auraient préparées aux Israélites, quand on se rappelle les dangers que leur fit courir la présence des Philistins au sud-ouest de la Palestine.

Les Philistins étaient de race cananéenne, comme l'indiquent les quelques noms que nous possédons de leur langue (Abimélech, Dagon, Dalila, etc.), et surtout le fait que leur langue était assez rapprochée de l'hébreu pour qu'ils pussent s'entendre, sans interprète, avec les Israélites. Et cependant ils ne faisaient pas partie des nations proprement cananéennes que nous trouvons énumérées dans plusieurs passages de l'Ancien Testament : preuve qu'ils n'avaient pas séjourné aussi longtemps en Palestine. Comme ils sont souvent mis en rapport avec l'île de Crète (Caphtor, comp. Deut, II, 23, Amos IX, 7 et Jérémie XLVII, 4; comp. aussi le nom de *Créti* et *Pléthi* donné aux soldats philistins de la garde de David; Gen. X, 14 et 1 Chron. I, 12, il faut peut-être admettre une interversion et lire: « d'où sont sortis les Philistins », après Caphtorim), nous avons dit plus haut qu'ils furent probablement amenés dans cette île par les Phéniciens colonisateurs. Il est impossible de déterminer leurs demeures antérieures. Nous ne savons pas

non plus combien longtemps ils demeurèrent dans l'île de Crète, mais ils s'y remontrèrent certainement avec les Pélasges, venus soit avant, soit après eux, et ils durent, soit par le contact, soit par le mélange avec ces derniers, y acquérir cet esprit guerrier qui les caractérisait et qui faisait défaut aux autres nations cananéennes (sauf les Hittites). Quand les Pélasges entreprirent leurs grandes expéditions maritimes, les Philistins qui commençaient sans doute à se trouver à l'étroit dans la Crète, où se portaient sans cesse de nouvelles populations grecques, furent pris, eux aussi, de l'envie d'émigrer. Ils se dirigèrent vers l'Égypte. Y arrivèrent-ils, comme nous l'avons supposé plus haut, en même temps que les peuples confédérés qui se firent battre par Ramses III, ou, établis déjà auparavant dans le Delta, se joignirent-ils seulement aux envahisseurs? On ne peut le dire avec certitude. Ce qui est certain, c'est que c'est à ce moment-là seulement qu'ils commencent à apparaître dans les annales de l'Orient. Les passages de l'Ancien Testament qui les supposent établis en Palestine depuis plusieurs siècles auparavant doivent être envisagés comme appliquant aux temps antérieurs les noms usités au temps de l'auteur. Au moment où les Israélites entrèrent en Canaan, les Philistins devaient à peine être arrivés dans les contrées où nous les rencontrons plus tard. En tout cas, s'ils y étaient déjà établis, ils n'occupaient pas tout le pays qui leur appartient dans la suite, et n'étaient probablement que les vaisseaux des Pharaons qui leur avaient accordé la permission d'y séjourner. Du moins ils n'entrèrent jamais en lutte avec Josué, et nous ne voyons pas que, dans les premiers temps de l'époque suivante, ils aient été un danger pour Israël. Ils devaient s'établir solidement dans leur propre territoire avant de songer à des conquêtes.

V

Les Philistins nous ont ramenés dans la Palestine, le centre en même temps que le dernier terme de notre étude. Nous allons y rester.

Les Cananéens, qui au temps de Josué en formaient la population dominante, n'étaient pas autochtones et ne prétendaient pas l'être. Ils avaient eux-mêmes conservé le souvenir de demeures antérieures, d'où ils étaient sortis dix à douze siècles auparavant pour s'établir en Palestine. Les anciennes demeures des Cananéens doivent être cherchées sur les bords du golfe Persique, au sud de la Babylonie, près des îles Bahreïn. Pour venir en Palestine ils avaient passé probablement, non pas le long de l'Euphrate, mais à travers l'Arabie, pour remonter de l'Hedjaz, par la voie ordinaire des caravanes, vers les pays situés entre le Jourdain et la mer Méditerranée et plus haut encore vers le nord. Il y a d'autre part de bonnes raisons de penser que l'invasion des Hyksos en Egypte fut en relation étroite avec les migrations cananéennes. C'est ce qui nous explique pourquoi nous n'avons pas à chercher ce que sont devenus les Hyksos après leur expulsion de l'Egypte — ils se fondirent naturellement dans les populations de même origine qui habitaient la Syrie, — et pourquoi les Pharaons de la 18^e dynastie ne se sont pas lassés de porter leurs armes dans un pays où ils retrouvaient les anciens congénères des oppresseurs tant détestés qu'ils avaient réussi à chasser de la vallée du Nil.

Les Cananéens occupèrent une longue bande de territoire, de la Palestine méridionale jusqu'à l'Amanus (montagne près d'Alep) et même jusqu'à l'Euphrate. Ils étaient divisés en un grand nombre de tribus dont les noms nous sont indiqués dans la Bible. Plusieurs de ces noms semblent, il est vrai, désigner moins des tribus spéciales que la population cananéenne tout entière. Ainsi tout d'abord le nom de Canaan, qui est employé (Gen. X, 5) comme nom patronymique de la race, ou celui de Cananéens qui a un sens général dans bon nombre de passages, spécialement dans la source jahviste du Pentateuque; puis celui d'Amoréens qui a le même sens dans la source élohiste (E), et celui de Phérésiens qui désigne probablement les habitants de la campagne en opposition aux habitants des villes, peut-être par suite du fait que les habitants de la campagne offraient une race plus fortement mé-

langée avec les premiers habitants du pays (comp. Gen. XIII, 7, où Cananéens et Phérésiens composent l'ancienne population du pays); enfin celui de Hittites (Héthiens) Josué I, 4. — Dans les inscriptions égyptiennes Pa-Kanana désigne la Palestine méridionale, Amur tantôt toute la Palestine, tantôt la Palestine septentrionale, tandis que les Khetas (Hittites) sont un peuple spécial habitant des pays plus septentrionaux encore.

A côté de leur signification générale, les noms que nous venons d'indiquer ont cependant une signification plus restreinte dans nombre de passages, où ils sont énumérés avec d'autres; ainsi Exode III, 8, nous trouvons sur une même ligne les Cananéens, les Héthiens (Hittites), les Amoréens, les Phérésiens, les Héviens et les Jébusiens; Exode XIII, 5, mêmes noms sans les Phérésiens; Deut. VII, 1, l'on trouve en plus les Guirgasiens, avec la mention qu'il s'agit de sept nations plus nombreuses et plus puissantes qu'Israël, etc.

Dans les récits de la conquête nous trouvons ces mêmes noms spécialisés à certaines parties du pays, sauf ceux de Cananéens et de Phérésiens qui semblent conserver ici leur sens général (comp. Jug. I, 4-5). Aussi est-il difficile d'attribuer aux Cananéens et aux Phérésiens des territoires particuliers. Si cependant on veut le faire, il faut voir dans les Cananéens, au sens spécial du mot, les habitants de la vallée du Jourdain et les habitants des plaines voisines de la Méditerranée (Nomb. XIII, 29, Jos. XI, 3), soit au sud du Carmel (Soph. II, 5, Canaan, terre des Philistins), soit surtout au nord du Carmel, les habitants de la Phénicie (Esaïe XXIII, 11). Et même alors le nom de Cananéens est moins un nom de tribu qu'un nom collectif pour désigner les habitants de la plaine (Canaan = dépression) par opposition aux habitants de la montagne. Les Phéniciens, il est vrai, s'appelaient eux-mêmes Cananéens, nom qui se retrouve sur leurs monnaies et que les Carthaginois avaient conservé, mais ils n'entendaient probablement pas par là se distinguer des autres peuples de même race, et ils ne faisaient que se donner le nom commun à tous ceux-ci. — Quant aux Phérésiens, ils sont mis, Jos. XVII, 5, en rapport avec les Rephaïm, premiers habitants du pays,

et placés, si la remarque qui les concerne n'est pas une interpolation postérieure, dans la partie septentrionale des montagnes d'Ephraïm. (Comp. Jos. XI, 13.) Du reste le mot Phé-résiens peut avoir ici aussi le sens plus étendu d'habitants de la campagne.

Les autres noms sont plus faciles à spécialiser. Au sud de Canaan, dans ce qui devait devenir le royaume de Juda, habitaient les Amoréens, les Hittites et les Jébusiens (Nomb. XIII, 29). Les Jébusiens occupaient Jérusalem et son territoire; les Amoréens, les montagnes à l'occident de la mer Morte (Deut. I, 19-44); les Hittites (Héthiens), les environs d'Hébron (Gen. XXIII).

Mais il y avait d'autres Hittites et d'autres Amoréens que ceux-là. Peu avant l'arrivée des Israélites, les Amoréens avaient traversé le Jourdain et fondé de l'autre côté de ce fleuve, aux dépens des Moabites (au sud) et des Rephaïm (au nord), deux royaumes : celui de Sihon, appelé plus spécialement roi des Amoréens, et celui de Og, roi de Basan. Voir Nomb. XXI, 21-35, Deut. III, 8, IV, 47. Ces deux royaumes furent conquis par les Israélites encore au temps de Moïse, et les habitants passés au fil de l'épée. Dès lors les Amoréens ne durent jouer dans cette contrée qu'un rôle très secondaire, quoiqu'elle soit encore appelée, Juges X, 8, pays des Amoréens. — Les Amoréens étaient en outre établis au nord du Liban où ils sont souvent mentionnés dans les inscriptions égyptiennes (comp. Deut. III, 9). La ville de Kadesch sur l'Oronte, qui fit partie à un moment donné de l'empire Hittite, était une de leurs villes. — Quant aux Hittites, nous avons déjà parlé d'eux auparavant. Ajoutons ici que les passages 1 Sam. XXVI, 6, 2 Sam. XI, 13, 1 Rois IX, 20 et ss. mentionnent les Hittites du sud, qu'en revanche 1 Rois XI, 1, 1 Rois X, 29, 2 Rois VII, 6, mentionnent les Hittites du nord, les vrais Hittites qui habitaient sur l'Oronte et au delà. Les Hittites du nord furent les seuls parmi les peuples Cananéens de l'intérieur qui réussirent à fonder un royaume étendu. Ils semblent avoir été plus belliqueux et plus aptes à une organisation politique développée que les autres membres de la race.

Les Héviens (Hivvites), toujours nommés dans les listes des peuples cananéens, habitaient, au début de la conquête israélite, autour de Sichem, dans le pays d'Ephraïm (Gen. XXXIV, 2). Les Gabaonites étaient des Héviens (Jos. IX, 7, XI, 19), quoiqu'ils soient appelés ailleurs du nom général d'Amoréens (2 Sam. XXI, 2). Plus tard, encore au temps de la conquête, nous trouvons les Héviens établis beaucoup plus au nord, dans les montagnes du Liban (Jos. XI, 3, Jug. III, 3, comp. 2 Sam. XXIV, 7), s'ils ne sont pas ici confondus avec les Hittites.

Les Guirgasiens, que l'on a placés dans la contrée des Gergéséniens, à l'orient du lac de Génésareth, semblent plutôt, d'après Jos. XXIV, 11, Deut. VII, 1, avoir habité près des Héviens à l'occident du Jourdain.

Quant aux Guéshuriens mentionnés Jos. XIII, 2, qui doivent être distingués des Guéshuriens araméens habitant à l'est du Haut-Jourdain (Jos. XII, 5, 2 Sam. XV, 8), et aux Guirsiens mentionnés 1 Sam. XXVII, 8, ils habitaient au sud-ouest de Juda. On ne sait pas du reste si ces tribus sans importance étaient d'origine cananéenne.

Le peuple cananéen qui a exercé dans le monde la plus grande influence est évidemment celui des Phéniciens, appelés Sidoniens dans l'Ancien Testament. Les Phéniciens habitaient les bords de la mer Méditerranée, de la ville d'Acco au sud jusqu'à celle d'Arad ou d'Arvad au nord. Leurs cités formaient trois groupes indépendants les uns des autres : celui de Arvad au nord, celui de Byblos (Gebel) au centre, celui de Sidon et de Tyr au sud. C'est ce dernier qui a toujours été le plus important. — Aux Phéniciens se rattachaient en outre quelques villes ou territoires de l'intérieur, les Arkiens, les Siniens près du Liban et la ville bien connue de Hamath sur le cours de l'Oronte qui, se trouvant entre les Amoréens et les Hittites du nord, dut faire partie de l'empire hittite, mais recouvra plus tard son indépendance (comp. 2 Sam. VIII, 9, et ss.). Les Tsemariens habitaient sur la côte (ville de Simirra au sud d'Arvad), comp. Gen. X, 18.

Au temps de Josué la ville la plus importante des Phéniciens était encore Sidon, mais elle devait bientôt céder l'hégémonie

à Tyr sa rivale. Les Phéniciens avaient déjà fourni à ce moment-là une longue carrière maritime. Leurs vaisseaux avaient déjà parcouru toutes les côtes de la Méditerranée orientale, et ils avaient fondé partout des colonies et des comptoirs de commerce. Ils avaient fait naître les Grecs à la civilisation et s'étaient suscités ainsi des rivaux dangereux qui les obligèrent à porter leurs courses plus loin encore vers l'occident. Les colonies phéniciennes furent peut-être les premières populations des grandes îles de Chypre et de Crète. Tributaires de l'Égypte autant par intérêt que par nécessité, ils en avaient profité pour établir des entrepôts dans le Delta et pour servir d'intermédiaires entre le pays des Pharaons et les peuples méditerranéens. Du reste, cette fonction d'intermédiaires pour laquelle ils semblent avoir été créés, ils la remplissaient aussi bien entre l'est et l'ouest qu'entre le nord et le sud, et ils allaient à Babylone comme à Memphis. Riches, possesseurs d'une marine puissante et de nombreuses colonies, les Phéniciens étaient à l'abri de l'invasion israélite, et s'ils en subirent le contre-coup, c'est uniquement parce qu'ils eurent probablement à recueillir les restes d'un certain nombre de tribus cananéennes dépossédées par les nouveaux arrivants et à les transporter sur d'autres rivages. La tradition veut que ce soit à la suite de cet événement que les premiers colons phéniciens arrivèrent dans le pays où plus tard s'éleva Carthage.

Du reste, sans s'attaquer aux Phéniciens, les Israélites avaient assez à faire à la conquête du reste du pays. Quoique les Cananéens de l'intérieur n'eussent pas réussi, au sud du Liban, à former de grands Etats et qu'ils fussent divisés en une foule de petits royaumes indépendants les uns des autres, ils étaient cependant supérieurs aux Israélites par le fait d'une civilisation plus avancée, quoique corrompue, et surtout par la possession de villes fortes qui ont toujours été un sérieux obstacle aux invasions de peuples nomades. Devant l'ardeur juvénile et la constance des Israélites, surtout devant leur valeur morale infiniment supérieure, les Cananéens devaient finir par succomber, mais ils étaient assez forts

pour résister longtemps, et la preuve en est que, malgré les premiers succès de la conquête, les Israélites ne réussirent d'abord qu'à occuper une partie du pays, les montagnes de Juda et d'Ephraïm avec quelques districts septentrionaux et qu'ils ne parvinrent qu'à la longue à subjuguier le pays tout entier. La conquête ne fut définitive qu'à l'époque de David et de Salomon, et encore les districts de la côte demeurèrent-ils plutôt cananéens.

Après avoir ainsi fixé la position des Cananéens, nous avons maintenant à nous poser une importante question. Les peuples que les Israélites allaient subjuguier et en partie détruire, étaient-ils bien différents d'eux au point de vue de l'origine et de la race? Au premier abord il semble que oui. La Bible établit une distinction tranchée entre les Cananéens, descendants de Cham, et les Israélites, descendants de Sem. L'hostilité des nouveaux venus contre les anciens possesseurs du sol se traduit dans bien des récits, dans bien des textes de la loi mosaïque, dans bien des paroles prophétiques. Cependant nous sommes en droit de nous demander s'il n'y avait pas là une opposition morale plus encore qu'une question de race. Sans doute la question de race ne peut pas être absolument mise de côté, quand on compare la position que, sur l'ordre de Dieu, Israël a prise vis-à-vis des peuples qui lui étaient étroitement apparentés (Edom, Moab, Ammon, comp. Deut. II, 2-19) avec celle qu'il a prise vis-à-vis des Cananéens. Mais elle a été, croyons-nous, d'ordre secondaire.

En effet un fait s'impose à notre attention : les Israélites parlaient la même langue que les Cananéens. Jamais dans l'Ancien Testament il n'est question d'interprète entre les uns et les autres, et ce n'est pas là une omission volontaire pour abrégier le récit. Car les quelques débris qui nous restent de la langue des Phéniciens (et des Carthaginois) prouvent avec la dernière évidence que cette langue n'était pas autre chose que l'hébreu, légèrement modifié peut-être par suite des changements qu'une différence de développement national entraîne toujours après lui, mais néanmoins l'hébreu de l'Ancien Testament. Or on ne peut prétendre que les Cananéens aient échangé leur langue

nationale contre celle des envahisseurs. Il est contraire à toutes les analogies qu'un peuple moins civilisé impose sa langue à un plus civilisé. Et surtout il est impossible d'admettre que les Phéniciens qui n'ont jamais été conquis par les Israélites se soient tout à coup imaginé d'adopter la langue de leurs nouveaux voisins. Du reste quelques-uns des noms qu'ils ont donnés à leurs colonies (ainsi Salamine) montrent qu'ils parlaient l'hébreu avant l'arrivée des Israélites en Palestine. On dira donc : ce sont les Israélites qui ont échangé leur langue originelle contre celle des Cananéens ? Quoique cela ne nous soit raconté nulle part, c'est possible, c'est même probable. Esaïe XIX, 18, appelle l'hébreu la langue de Canaan, et le récit de Gen. XXXI, 45 à 55, où le monceau de pierres élevé par Jacob et Laban en témoignage entre eux est appelé Jegar-Sahadutha, dans la langue de Laban, et Galed dans celle de Jacob, montre que les Israélites avaient conscience que leurs ancêtres parlaient dans la Mésopotamie une autre langue que celle de Canaan, la langue de Laban ayant été évidemment la première langue d'Abrahâm. Mais en disant que l'hébreu était la langue des Cananéens adoptée par les Israélites, nous ne faisons que transporter un peu plus loin la difficulté soulevée par la communauté de langage des deux peuples. Car l'hébreu est bien évidemment une langue sémitique apparentée de près à l'arabe, à l'assyrien, à l'araméen. Les Cananéens parlaient donc une langue sémitique. On a supposé qu'ils l'avaient apprise des premiers habitants du pays, Rephaïm et autres, dont nous allons parler. Mais c'est plus qu'improbable, car tout d'abord on ignore si ces premiers habitants étaient des Sémites ; puis les Phéniciens qui se sont établis dès l'origine sur les bords de la mer, ne semblent pas avoir eu avec eux de grands rapports, et enfin la langue de ces peuples apparaissait aux autres habitants de la Palestine comme un bourdonnement inintelligible, de là le nom de Zamzoummim, Zouzim qu'ils avaient reçu en plusieurs endroits. Les Cananéens avaient donc apporté leur langue avec eux de leurs premières demeures sur les bords du golfe Persique ; c'était leur langue nationale.

On a d'autre part prétendu que toutes les langues dites

sémitiques avaient été primitivement des langues chamitiques adoptées par les fils de Sem. Mais sans insister sur ce qu'il y a de paradoxal dans une telle supposition, elle ne serait réellement soutenable que si les Sémites avaient été partout en relations très étroites avec les populations chamites. C'est le cas pour quelques-unes d'entre elles, mais ce n'est pas le cas pour les Araméens, par exemple, et l'araméen n'en est pas moins une langue de même origine que l'hébreu ou l'arabe. Du reste, même là où il y eut rapports intimes, ils n'ont pas été de nature à amener la disparition de tout un groupe de langues, ce qui serait un vrai prodige historique. Si l'on ajoute à cela que l'égyptien offre avec les langues sémitiques une parenté très facilement reconnaissable, il ne reste plus à conclure que ceci : c'est qu'il n'y avait pas entre les Chamites et les Sémites une différence de race très tranchée, qu'ils avaient une origine commune, qu'en tout cas ils avaient infiniment plus de points de rapport entre eux qu'avec les peuples japhétiques ou les peuples touraniens.

Aussi la plupart des historiens font-ils actuellement des Chamites et des Sémites un seul groupe ethnique, et distinguent-ils tout au plus entre Proto-Sémites et Sémites proprement dits. Les Égyptiens appartenaient aux Proto-Sémites, les Araméens (et avec eux les Israélites) aux Sémites proprement dits. Les Cananéens étaient plus près des seconds que des premiers. Le caractère particulariste des peuples de l'antiquité explique la profondeur du fossé qu'un développement politique, religieux et moral différent créait entre des nations qui, au point de vue de la race, n'étaient pas très éloignées les unes des autres. Les peuples que l'Ancien Testament appelle Chamites sont arrivés à la civilisation avant les Sémites purs ; ils se sont mêlés plus que ceux-ci aux populations antérieures dont ils ont pris les vices, en héritant de leur culture, et de là est née l'opposition (donc morale avant tout) que l'Ancien Testament établit entre les fils de Sem et les fils de Cham.

VI

Nous venons de parler de populations antérieures. Les Cananéens, eux aussi, avaient trouvé dans la Palestine une première population (était-ce *la* première?) qu'ils avaient dû soumettre et en partie exterminer pour s'établir dans le pays. Des restes de cette population primitive existaient encore au moment de l'invasion israélite. On les appelait Rephaïm dans le pays de Basan, où ils possédaient soixante villes fortes qui échurent plus tard à Jaïr, fils de Manassé (Deut. III, 13), et dans les montagnes d'Ephraïm à l'ouest du Jourdain (Jos. XVII, 15); Emim (les formidables) dans le pays de Moab (Deut. II, 10-11), Zamzoummim dans le pays d'Ammon (Deut. II, 10-21), Zouzim dans la contrée inconnue de Ham à l'orient du Jourdain (Gen. XIV, 5), Anakim au sud de Juda près de Hébron (Jos. XI, 21-22, XV, 13-14, Jug. I, 20, comp. Deut. IX, 2, II, 10, Nomb. XII, 29), où ils semblent avoir été encore assez puissants au moment de l'arrivée des Israélites, et d'où ils furent chassés par Josué et Caleb, de sorte qu'ils ne se maintinrent plus que dans les villes de Gath, Gaza et Asdod. Faut-il voir des peuples de même race dans les Avvim, au sud-ouest de la Palestine, qui furent dépossédés par les Philistins, et dans les Horiens qui furent dépossédés par les Edomites? Malgré Deut. II, 22-23, cela ne nous semble pas probable.

Les Rephaïm (et les Anakim) devaient être des hommes de haute stature et d'une grande force; aussi le nom de Rephaïm est-il devenu le synonyme de géants (Deut. II, 11-20). Étaient-ils tous aussi grands que Og, roi de Basan, le dernier des Rephaïm dans ce pays, dont le lit avait neuf coudées de long (Deut. III, 11), ou que Goliath, également un enfant de Rapha (2 Sam. XXI, 19-22)? C'est plus que douteux, mais l'impression qu'ils ont laissée permet de croire qu'ils avaient une taille notablement supérieure à celle des Cananéens et des Israélites. D'où venaient-ils? Qui étaient-ils? Nous ne le savons pas. En tout cas le fait que par leur apparence extérieure ils se distinguaient nettement des autres populations de

la Palestine prouve qu'ils n'étaient des Sémites ni dans un sens ni dans l'autre. Ajoutons que dans les traditions populaires ils ont pu se colorer de couleurs un peu plus vives que ne le comportait la réalité. Les inscriptions égyptiennes qui mentionnent les peuples de Canaan avant l'arrivée des Cananéens (12^e dynastie) ne relèvent pas l'étrangeté de leur taille.

Du reste il est probable que les plus anciennes populations de la Palestine n'appartenaient pas toutes à la même race. Car, sans parler des Horiens et des Avvim, les Amalécites, qui existaient dans le pays depuis les temps les plus reculés (Nomb. XXIV, 20), ne sont jamais présentés comme des Rephaïm. Probablement de race Sémito-Kouschite, ils habitaient, à l'époque de Moïse, au sud des montagnes de Juda et de la mer Morte jusque dans l'intérieur de la presqu'île de Sinäi. Mais dans les siècles antérieurs ils s'étaient étendus beaucoup plus avant dans le nord ; car au temps des Juges une partie des montagnes d'Ephraïm portait encore le nom de montagnes des Amalécites (Jug. XII, 15), et, d'après Nomb. XIII, 29, XIV, 23, peut-être avaient-ils conservé jusque peu avant la conquête israélite une partie de leurs anciens territoires.

Très proches parents des Amalécites étaient les Madiuites qui, à l'époque de Moïse, habitaient également la presqu'île de Sinäi (Ex. II, 15 et ss., IV, 19), mais dont le territoire principal semble s'être étendu à l'est du golfe élanitique et des montagnes de Séir jusqu'à l'orient de Moab (Nomb. XXII, 4, XXV, 1 et ss.), où ils se montrèrent hostiles aux Israélites et furent englobés dans la défaite de Sihon, roi des Amoréens (Nomb. XXXI, Jos. XVIII, 4).

Les Edomites, probablement de même race, habitaient dans les mêmes contrées (montagnes de Séir) déjà à l'époque des Pharaons de la 12^e dynastie égyptienne qui les mentionnent dans leurs inscriptions.

Mais, avant l'arrivée des Israélites, les peuples amalécites avaient reçu une infusion de sang nouveau par l'établissement dans les contrées de la mer Morte de tribus araméennes que l'Ancien Testament rattache soit à Abraham, soit à Lot, et

dans lesquelles il voit par conséquent des tribus parentes des Israélites. Les tribus térachites, ainsi appelées du nom de Térach (ou Taré) père d'Abraham, se conservèrent assez pures à l'orient de la mer Morte, où s'établirent les Moabites et les Ammonites, descendants de Lot. Dans les montagnes de Séir elles devinrent, tout en adoptant le nom d'Edom qui existait avant elles, la classe dirigeante de la population. Elles durent ici prendre une importance particulière, car les Israélites reconnaissaient des frères dans les Edomites. En revanche les Madianites, rattachés à Abraham par Ketoura, et surtout les Amalécites rattachés à Esaü par son fils Eliphaz, durent conserver une proportion beaucoup plus forte d'éléments antérieurs ; jamais les Israélites ne les ont envisagés réellement comme des peuples frères.

Rappelons enfin qu'outre tous ces peuples dont nous venons de parler, les Israélites ont rencontré dans le désert de Sinaï, vers le sud de la Palestine, les Kéniens, les Kenizziens, les Jerachmeélites, petites tribus nomades appartenant probablement aux Madianites (Comp. Nomb. X, 29, avec Jug. I, 6), qui se sont séparées du gros de leur nation pour se joindre aux envahisseurs et s'établir avec eux, d'une manière définitive, dans le pays de Canaan dont ils occupèrent les contrées les plus méridionales (Jug. I, 11-16, 1 Sam. XXVII, 10, XXX, 29), tout en conservant en partie leur vie nomade (1 Sam. XV, 6). Les Bené-Caleb qui ont occupé Hébron étaient des Kéniziens.

Nous terminons ici notre étude. Nous avons indiqué quels étaient les grands événements qui se passaient dans le monde au moment où Israël se préparait à entrer en Palestine, et quels étaient les peuples avec lesquels il allait entrer en relations. Pour être complet nous devrions maintenant étudier l'état religieux, politique et social de ces différentes nations et montrer les rapports qu'elles soutenaient entre elles ; nous devrions surtout rechercher ce qu'était le peuple d'Israël à ce moment-là. Mais cela dépasserait les limites de ce modeste travail. Nous avons voulu nous en tenir au cadre extérieur. Peut-être pourrions-nous plus tard reprendre ce que nous

avons dû laisser de côté. Aujourd'hui nous n'ajoutons plus qu'un mot. Quand Israël a pénétré dans le pays qu'il devait rendre célèbre, il se distinguait à peine des nations de même origine. C'était un nomade comme les Madianites, et il était loin d'avoir la même culture que les Cananéens qu'il devait soumettre. Cependant il a triomphé, parce qu'il portait en lui une force supérieure à toutes les autres, la force d'une religion vraiment morale qui en faisait un peuple à part, le premier-né de l'Eternel. Dieu était avec lui ; aussi a-t-il fini par vaincre toutes les difficultés, si grandes qu'elles fussent. Du reste, nous l'avons vu, Dieu lui avait facilité les voies. La même Providence divine devait suivre Israël à toutes les époques de son histoire. Il n'a trouvé la ruine que quand il est devenu infidèle à sa mission.
